

Harry Mulisch et les années soixante

La première partie de *La découverte du ciel* est un retour aux années soixante du siècle passé. Années évoquées avec beaucoup de gaieté et un peu de raillerie. Années qui ont laissées des souvenirs mixtes chez chacun qui en a été ou témoin ou participant. Ou qui en a été témoin et participant, comme Harry Mulisch. Dans les années soixante il a écrit des livres comme *Bericht aan de rattenkoning* (1966), un titre qu'on peut traduire littéralement: rapport au roi des rattes, un témoignage précieux et en même temps une confession ardente en faveur des Provo's d'Amsterdam. Un autre livre, d'un enjeu plus international, c'était *Het woord bij de daad* (1968), La parole à l'acte, un livre de propagande enthousiaste pour Cuba et pour l'expérimentation communiste de Fidel Castro.

Comme Jean-Paul Sartre en France, et comme presque toute la jeunesse occidentale des années soixante, Mulisch était fasciné par Cuba, par Fidel Castro, par Che Guevarra. À Cuba un homme nouveau viendrait d'être construit, un homme moral, un homme de bien, la promesse incarnée d'un monde meilleur. Dans l'opéra satirique *Reconstructie* (1969), créé par Mulisch en collaboration avec Hugo Claus et pas moins que cinq compositeurs néerlandais, on pouvait s'émerveiller de la mariée Bolivie, violée par l'impérialisme américain qui était personnifié par Don Juan. Pendant que l'opéra se déroulait, des ouvriers anonymes élevaient sur l'arrière-scène une grande statue, symbole monumental et puissant de Che Guevarra, l'homme nouveau cubain qui vengerait l'honneur et la liberté de Bolivie et de toute l'Amérique latine.

Tout cela fait sourire maintenant, ou pire, ça rend fielleux. L'histoire des décennies passées a prouvée que le Cuba de Fidel Castro n'était point le paradis sur terre et que l'homme nouveau cubain n'était point le sauveur espéré. Depuis, maintes fois on a demandé Mulisch qu'il confessât son erreur et qu'il fît amende honorable. N'inquiétez-vous pas, tout ce que j'ai dit jusqu'ici n'est pas dit dans l'intention de répéter cette demande. Plus importante, à mon avis, est une autre question: pourquoi Mulisch a-t-il se laissé prendre dans le piège de l'espoir communiste?

Le problème est plutôt morale que politique. Dans les vues politiques de Harry Mulisch il y a une certaine simplicité manichéiste, dans laquelle le Bon en le Mal sont toujours nettement séparé. L'origine de cette simplicité n'est pas une énigme, elle est née avec la Deuxième Guerre Mondiale, comme peut démontrer une conversation entre Max et Onno dans de *La découverte du ciel*. Dans cette conversation c'est Max, le double de l'auteur, qui dit: 'Les grands gredins ont été Hitler en Mussolini, et ils sont éliminés de la surface de la terre grâce à Churchill, Roosevelt et Stalin. Voilà comment je vois les choses'. C'est-à-dire, Staline et le communisme font partie du Bon, tandis que le Mal est uniquement situé dans le coin du fascisme allemand et italien. Ceci n'est pas le raisonnement d'un homme politique, vu l'absence totale de nuances pratiques et d'arguments de pouvoir ou de volonté. Celui qui raisonne de cette façon, se révèle plutôt moraliste, et ce qui est plus, un moraliste avec des accents religieux. Écoutez ce que Max pense pendant son visite à Auschwitz: 'Existait-il quelque part sur terre un endroit où on avait le bien dans les mêmes proportions que le mal ici? Si l'enfer avait cette filiale sur terre, où était donc celle du ciel?'

À ce moment-là, il n'y a pas encore une réponse à cette question. Mais cela changera, quand Max, Onno et Ada auront traversé l'Océan Atlantique. Peut-être Cuba n'est pas `cette filiale tant recherchée du paradis', mais ce qu'on y trouve est au moins `un soupçon des joies célestes'. Et quant à Fidel Castro, Max se déclare disposé de lui accorder `une lueur de ce qu'on pourrait appeler divin', même si son effort d'établir une société juste finirait en échec. Ce qui manque dans *La découverte du ciel*, ce sont les louanges excessives de l'homme nouveau cubain, louanges fortement présentes dans ses écrits des années soixante. Il vaut la peine de retracer les besoins urgents auxquels ces louanges ont répondu, pour mieux comprendre l'enthousiasme pour l'homme nouveau dans la pensée morale de Mulisch.

En 1962 Mulisch a publié un livre très remarquable, *De zaak 40/61*, La cause 40/61. Le titre renvoie au numéro du procès à Jérusalem contre Adolf Eichmann, l'organisateur de la Solution Finale pendant le Troisième Reich. Mulisch en a été témoin et pour un hebdomadaire néerlandais il a écrit sur ce procès des reportages, plus tard recueillis dans le livre. La confrontation avec Eichmann, le criminel solitaire dans sa cage de verre, a été un choc profond, pour le monde entier et pour Harry Mulisch en particulier. À cause de ce procès-là Hannah Arendt a développée sa thèse de la `banalité du mal'; Mulisch, au même temps, arrive à des conclusions similaires. Ce que lui a choqué n'était pas l'antisémitisme meurtrier d'Eichmann, mais, au contraire, l'insignifiance relative de l'antisémitisme. Eichmann, selon Mulisch, n'était pas premièrement un antisémite convaincu, il était premièrement un fonctionnaire obéissant, un homme capable à tout, génocide inclus, sur l'ordre de ses chefs. Eichmann, en un mot, était un vide, un vide ou un abîme morale. L'incarnation du nihilisme moderne dans ses conséquences les plus désastreuses.

Mais ce n'est pas seulement l'individu Eichmann qui a choqué Mulisch. Du moins aussi choquant était le système bureaucratique dont il faisait partie. La seule contribution d'Eichmann consistait dans sa loyauté inconditionnelle, son obéissance totale et son efficacité impeccable. Pour le reste il n'était rien, littéralement. Voici le vide moral, auquel l'homme nouveau cubain, homme moral par excellence, doit être la réponse. Quand même, il y a ici une complication agaçante, qui pour Mulisch n'était pas suffisamment claire dans les années soixante. L'éclaircissement est venu plus tard, après la déception (chez Mulisch toujours une déception relative) face à l'expérimentation communiste de Cuba. Le système bureaucratique, dont Eichmann a été une particule élémentaire, n'est pas un phénomène isolé, il appartient à une totalité beaucoup plus étendue, impliquant tout le progrès scientifique et technique de la civilisation moderne. Et il est plus que douteux que le communisme, malgré le mythe de l'homme nouveau, serait capable d'en sortir. Aujourd'hui le doute est devenu tout à fait superflu. Eichmann a été exécuté par ordre de la justice Israélienne, les communismes se sont liquidés eux-mêmes, mais ce qui a survécu, et qui est devenu peut-être plus fort que jamais, c'est ce grand complexe scientifique et technique. Nous voilà au centre thématique de *La découverte du ciel*.

En plus qu'un sens du mot ce roman gigantesque est un retour aux années soixante. Mulisch fait revivre l'élan merveilleux et humoristique des ces années, mais il fait autre chose aussi: caché dans les complications romanesques on peut découvrir

une révision inavouée de son optimisme d'alors et de son foi dans l'homme nouveau cubain. J'ai dit que les louanges excessifs de l'homme nouveau sont absents dans le roman, - donc Mulisch s'est sauvé du piège de l'espoir communiste, mais non absent est l'homme nouveau, et une fois de plus il est construit à Cuba. Un hommage, quand même, si non à Cuba et à Fidel Castro, du moins à l'espoir et à l'enthousiasme disparus de l'auteur lui-même. Cuba, n'était-il pas le lieu sur la terre le plus proche d'une `filiale du ciel'? Cela dit déjà tout sur l'identité de l'homme nouveau dans le roman, car sans doute vous l'aviez deviné, cet homme nouveau n'est personne d'autre que Quinten, l'étoile céleste, introduite dans le corps maternel d'Ada, quand elle fait l'amour avec Max dans les vagues chaudes de la mer cubaine.

Pourtant, quelle différence entre ces deux types d'homme nouveau! Celui-là le porteur des espérances morales de l'humanité, celui-ci l'instrument de la colère du ciel, envoyé à la terre avec la mission spéciale de retourner au ciel `Les Tables de la Loi', sur lesquels Moïse a écrit les Dix Commandements. L'humanité s'est détournée des ordres du ciel, depuis que Francis Bacon, prophète du progrès scientifique et technique, a conclu son pacte diabolique au seizième siècle. Par conséquent, la mission de l'homme nouveau Quinten est tout à fait contraire aux espérances investies dans l'homme nouveau cubain. Sa mission accomplie signifiera la fin définitive de la morale biblique sur la terre. De ce moment-là, le nihilisme règnera sans aucune concurrence divine. Cela veut dire qu'après tout Eichmann aura gagné. Une apothéose vraiment pessimiste et troublante. Et le fait que la conception de cet homme nouveau fatal a eu lieu à Cuba, ne serait qu'un paradoxe de plus dans l'œuvre de Mulisch, qui en compte déjà tant.

Néanmoins on peut se demander si c'est vraiment cette conclusion-là au quelle *La découverte du ciel* nous invite. Regardons de plus près le ciel, où la mission de Quinten a été organisée. Ce ciel, d'inspiration gnostique ou néoplatoniste, qu'est-ce que c'est exactement? Il est appelé une `Centrale', peuplée d'anges qui remplissent des tâches selon leur place dans l'hierarchie céleste, avec au sommet un `Chef'. Tout cela fait penser à une organisation bureaucratique, comme il en existent tant dans le monde humain moderne. Ces anges employés, la seule chose qu'on leur demande c'est qu'ils font leur devoir, sans poser des questions. Obéir aux ordres du Chef, c'est tout, comme dans l'univers nihiliste d'Eichmann: *Befehl ist Befehl*, un ordre c'est un ordre.

Dans le roman entier les anges, dont on peut écouter les conversations aux entre-actes de la narration, font ce qu'on leur a ordonné. Ce n'est qu'au bout du roman qu'il y a un ange, qui a la témérité de questionner la justesse des ordres du Chef. Il refuse de se résigner à la décision, qui pour toujours privera l'humanité du salut morale. Lui, il est préparé de donner aux hommes une dernière chance. Après qu'il a manifesté ses pensées, on lui dit: `Le temps est révolu. Tu vas prendre ta retraite. Merci pour tout, au nom du Chef également. Adieu'. Mais sa présomption se révèle la plus forte. Il réplique: `Alors je le ferai de ma propre initiative. Vous m'entendez? Je n'abandonnerai pas! Qu'est-ce qu'ils s'imaginent? Pour qu'ils se prennent, ces parvenus? Répondez!'

Avec ce petit échange de mots le roman s'achève. Mais de qui exactement, cet

ange présomptueux expecte-t-il une réponse? On dirait: de la bureaucratie du ciel, du Chef lui-même en dernier instant. Tout de même, compte tenu de l'endroit à la fin du roman, on peut dire aussi que cette question est destinée au lecteur. De l'ange rebelle on a pu lire ailleurs dans le roman qu'il est placé très proche du monde humain, c'est à dire il est devenu un peu humain lui-même. De là peut-être vient sa présomption, qui ressemble la présomption humaine de se passer de la morale divine. D'une certaine façon son comportement est un miroir pour l'humanité. L'équivoque de cette fin du roman consiste dans la double possibilité d'une réponse: une réponse du Chef et une réponse humaine. Mais si la réponse doit venir du lecteur ou, pour mieux dire, de l'humanité, on ne peut plus parler d'un message pessimiste tout court. Dans ce cas-là le roman n'a plus une fin conclue, mais une fin ouverte. La question de l'ange présomptueux contient un défi à l'humanité.

Que le ciel nous abandonne n'est point une excuse, mais cela nous confronte avec notre propre responsabilité. Le message du roman se fonde sur une ambiguïté, en accord avec la conclusion de l'ouvrage le plus philosophique de Mulisch, pas traduite en français, *De compositie van de wereld* (1980). Dans cet ouvrage Mulisch dit que le cours du monde est contingent et point déterminé d'avance; Auschwitz, ce 'filiale de l'enfer sur terre', n'a jamais été une nécessité inévitable. Grâce à la liberté humaine, autre paradoxe et sans doute le plus grand de tous, il n'est pas certain que le progrès scientifique et technique se terminera en catastrophe. Il n'est jamais trop tard, même si l'horloge indique qu'il est presque minuit. Voilà le message final de *La découverte du ciel*.

Indéniablement l'esprit des années soixante a perdu beaucoup de son optimisme, mais dans ce livre Harry Mulisch nous fait une démonstration aussi fantastique que sérieux qu'après tout cet esprit n'a pas totalement disparu.

(Lezing Institut Néerlandais Paris, 8 juni 2000 ; Nederlandse vertaling in *Mulisch toegesproken*, Bezige Bij, 2002)